

TROIS EXERCICES POUR APPRÉHENDER UN TEXTE PHILOSOPHIQUE¹

DIDACTIQUE DE LA LECTURE EN PHILOSOPHIE

Section : Lecture

Public visé : élèves du secondaire supérieur pas toujours enclins à lire de la philosophie

Objectifs :

- dépasser certaines difficultés lectorales, donner envie de lire le texte, mobiliser l'attention
- prendre le temps de s'approprier le texte autrement que via le commentaire du prof
- favoriser une lecture qui relève les problèmes philosophiques
- ouvrir à une pensée personnelle (le texte ne doit pas seulement être compris, mais aussi être le moteur pour une production personnelle)

Table des matières

I. Déployer une citation philosophique célèbre.....	2
1° Le texte.....	2
2° Les pistes didactiques.....	2
II. S'immiscer dans une correspondance philosophique.....	3
1° Les textes.....	3
2° Les pistes didactiques	5
III. Imaginer un contexte.....	6
1° Le texte.....	6
2° Les pistes didactiques.....	7
IV. Remarques générale concernant ces trois exercices.....	8

¹ Ces exercices ont été créés collectivement par les membres de PhiloCité lors d'une journée avec N. Frieden sur la didactique de la lecture. Ce texte de présentation a été écrit par Anne Herla (ULg, didactique de la philo et PhiloCité), Gaëlle Jeanmart (docteur en philosophie, coordinatrice de PhiloCité).

I. Déployer une citation philosophique célèbre

1° Le texte

« En ce qui concerne l'Allemagne, la critique de la religion est, pour l'essentiel, terminée, et la critique de la religion est la condition préliminaire de toute critique.

L'existence profane de l'erreur est compromise, dès que son oratio pro aris et foris céleste est réfutée ". L'homme qui n'aura trouvé dans la réalité fantasmagorique du ciel, où il cherchait un surhomme, que le reflet de lui-même, n'inclinera plus à ne trouver que l'apparence de lui-même, que le non-homme là où il cherche et doit chercher nécessairement sa vraie réalité.

Le fondement de la critique irrégieuse est: c'est l'homme qui fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. Certes, la religion est la conscience de soi et le sentiment de soi qu'a l'homme qui ne s'est pas encore trouvé lui-même, ou bien s'est déjà reperdu. Mais l'homme, ce n'est pas l'être abstrait blotti quelque part hors du monde. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'Etat, la société. Cet Etat, cette société produisent la religion, conscience inversée du monde, parce qu'ils sont eux-mêmes un monde à l'envers. La religion est la théorie générale de ce monde, sa somme encyclopédique, sa logique sous forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa consolation et sa justification universelles. Elle est la réalisation fantastique de l'être humain, parce que l'être humain ne possède pas de vraie réalité. Lutter contre la religion c'est donc indirectement lutter contre ce monde-là dont la religion est l'arôme spirituel.

La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans coeur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple.

L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole (...). »

Marx, *Critique de la philosophie du droit de Hegel*

2° Les pistes didactiques

1. Ce texte de Marx contient en effet une citation célèbre : « La religion est l'opium du peuple ». Développez cette métaphore pour en donner une interprétation personnelle : comment la comprenez-vous intuitivement ?
2. On lit quelques interprétations. On les choisit sur un critère double de volontariat et de différence manifeste d'interprétation.
3. Réécrire celle-ci en y intégrant 5 phrases issues du texte original qui ont été sélectionnées par l'enseignant et données dans le désordre (le texte n'est toujours pas visible par l'élève) : Comment pouvez-vous construire un texte qui ait un sens à partir de cette métaphore et des

5 phrases qui vous sont données ?

4. Lire quelques textes.
5. Découvrir ensuite le texte de Marx (l'avoir sous les yeux pendant que le prof le lit tout haut).
6. Noter quelques proximités et différences entre ses propres idées et celles de l'auteur.
7. Retour à la citation initiale : filer la métaphore en écrivant une phrase claquante sur les « drogues » sociales actuelles (ex : les réseaux sociaux sont la cocaïne de notre société : on s'y shoote souvent, la descente est parfois douloureuse).
8. Imaginer des pistes de « désintoxication ».

II. S'immiscer dans une correspondance philosophique

1° Les textes

« Monsieur D.

J'ai appris, avec beaucoup de joie et de regret, l'intention que vous avez eue de me voir, passé quelques jours, touchée également de votre charité de vous vouloir communiquer à une personne ignorante et indocile, et du malheur qui m'a dérobé une conversation si profitable. M. Pallotti a fort augmenté cette dernière passion, en me répétant les solutions que vous lui avez données des obscurités contenues dans la physique de M. Rhegius, desquelles J'aurais été mieux instruite de votre bouche, comme aussi d'une question que je proposai au dit professeur, lorsqu'il fut en cette ville, dont il me renvoya à vous pour en recevoir la satisfaction requise. La honte de vous montrer un style si déréglé m'a empêchée jusqu'ici de vous demander cette faveur par lettre.

Mais aujourd'hui, M. Pallotti m'a donné tant d'assurance de votre bonté pour chacun, et particulièrement pour moi, que j'ai chassé toute autre considération de l'esprit, hors celles de m'en prévaloir, en vous priant de me dire comment l'âme de l'homme peut déterminer les esprits du corps, pour faire les actions volontaires (n'étant qu'une substance pensante). Car il semble que toute détermination de mouvement se fait par la pulsion de la chose mue, à manière dont elle est poussée par celle qui la meut, ou bien de la qualification et figure de la superficie de cette dernière. L'attouchement est requis aux deux premières conditions, et l'extension à la troisième. Vous excluez entièrement celle-ci de la notion que vous avez de l'âme, et celui-là me paraît incompatible avec une chose immatérielle. Pourquoi je vous demande une définition de l'âme plus particulière qu'en votre Métaphysique, c'est-à-dire de sa substance, séparée de son action, de la pensée. Car encore que nous les supposions inséparables (qui toutefois est difficile à prouver dans le ventre de la mère et les grands évanouissements), comme les attributs de Dieu, nous pouvons, en les considérant à part, en acquérir une idée plus parfaite.

Vous connaissant le meilleur médecin pour la mienne, je vous découvre si librement les faiblesses de cette spéculation et espère qu'observant le serment d'Hippocrate, vous y apporterez des remèdes, sans les publier ; ce que je vous prie de faire, comme de souffrir ces importunités de

Votre affectionnée amie à vous servir,

E.

Madame,

La faveur dont Votre Altesse m'a honoré en me faisant recevoir ses commandements par écrit, est plus grande que je n'eusse jamais osé espérer ; et elle soulage mieux mes défauts que celle que j'avais souhaitée avec passion, qui était de les recevoir de bouche, si j'eusse pu être admis à l'honneur de vous faire la révérence, et de vous offrir mes très humbles services, lorsque j'étais dernièrement à La Haye. Car j'aurais eu trop de merveilles à admirer en même temps ; et voyant sortir des discours plus qu'humains d'un corps si semblable à ceux que les peintres donnent aux anges, j'eusse été ravi de même façon que me semblent le devoir être ceux qui, venant de la terre, entrent nouvellement dans le ciel. Ce qui m'eût rendu moins capable de répondre à Votre Altesse, qui sans doute a déjà remarqué en moi ce défaut, lorsque j'ai eu ci-devant l'honneur de lui parler ; et votre clémence l'a voulu soulager, en me laissant les traces de vos pensées sur un papier, où, les relisant plusieurs fois, et m'accoutumant à les considérer, j'en suis véritablement moins ébloui, mais je n'en ai que d'autant plus d'admiration, remarquant qu'elles ne paraissent pas seulement ingénieuses à l'abord, mais d'autant plus judicieuses et solides que plus on les examine.

Et je puis dire avec vérité, que la question que Votre Altesse propose, me semble être celle qu'on me peut demander avec le plus de raison, en suite des écrits que j'ai publiés. Car, y ayant deux choses en l'âme humaine, desquelles dépend toute la connaissance que nous pouvons avoir de sa nature, l'une desquelles est qu'elle pense, l'autre, qu'étant unie au corps, elle peut agir et pâtir avec lui ; je n'ai quasi rien dit de cette dernière, et me suis seulement étudié à faire bien entendre la première, à cause que mon principal dessein était de prouver la distinction qui est entre l'âme et le corps ; à quoi celle-ci seulement a pu servir, et l'autre y aurait été nuisible. Mais, pour ce que Votre Altesse voit si clair, qu'on ne lui peut dissimuler aucune chose, je tâcherai ici d'expliquer la façon dont je conçois l'union de l'âme avec le corps, et comment elle a la force de le mouvoir.

Premièrement, je considère qu'il y a en nous certaines notions primitives, qui sont comme des originaux, sur le patron desquels nous formons toutes nos autres connaissances. Et il n'y a que fort peu de telles notions ; car, après les plus générales, de l'être, du nombre, de la durée, etc., qui conviennent à tout ce que nous pouvons concevoir, nous n'avons, pour le corps en particulier, que la notion de l'extension, de laquelle suivent celles de la figure et du mouvement ; et pour l'âme seule, nous n'avons que celle de la pensée, en laquelle sont comprises les perceptions de l'entendement et les inclinations de la volonté ; enfin, pour l'âme et le corps ensemble, nous n'avons que celle de leur union, de laquelle dépend celle de la force qu'a l'âme de mouvoir le corps, et le corps d'agir sur l'âme, en causant ses sentiments et ses passions.

Je considère aussi que toute la science des hommes ne consiste qu'à bien distinguer ces notions, et à n'attribuer chacune d'elles qu'aux choses auxquelles elles appartiennent. Car, lorsque nous voulons expliquer quelque difficulté par le moyen d'une notion qui ne lui appartient pas, nous ne pouvons manquer de nous méprendre ; comme aussi lorsque nous voulons expliquer une de ces notions par une autre ; car, étant primitives, chacune d'elles ne peut être entendue que par elle-même. Et d'autant que l'usage des sens nous a rendu les notions de l'extension, des figures et des mouvements, beaucoup plus familières que les autres, la principale cause de nos erreurs est en ce que nous voulons ordinairement nous servir de ces notions, pour expliquer les choses à qui elles n'appartiennent pas, comme lorsqu'on se veut servir de l'imagination pour concevoir la nature de l'âme, ou bien lorsqu'on veut concevoir la façon dont l'âme meut le corps, par celle dont un corps est mû par un autre corps.

C'est pourquoi, puisque, dans les Méditations que Votre Altesse a daigné lire, j'ai tâché de faire

concevoir les notions qui appartiennent à l'âme seule, les distinguant de celles qui appartiennent au corps seul, la première chose que je dois expliquer ensuite, est la façon de concevoir celles qui appartiennent à l'union de l'âme avec le corps, sans celles qui appartiennent au corps seul ou à l'âme seule. A quoi il me semble que peut servir ce que j'ai écrit à la fin de ma Réponse aux sixièmes objections ; car nous ne pouvons chercher ces notions simples ailleurs qu'en notre âme, qui les a toutes en soi par sa nature, mais qui ne les distingue pas toujours assez les unes des autres, ou bien ne les attribue pas aux objets auxquels on les doit attribuer.

Ainsi je crois que nous avons ci-devant confondu la notion de la force dont l'âme agit dans le corps, avec celle dont un corps agit dans un autre ; et que nous avons attribué l'une et l'autre, non pas à l'âme, car nous ne la connaissions pas encore, mais aux diverses qualités des corps, comme à la pesanteur, à la chaleur et aux autres, que nous avons imaginé être réelles, c'est-à-dire avoir une existence distincte de celle du corps, et par conséquent être des substances, bien que nous les ayons nommées des qualités. Et nous nous sommes servis, pour les concevoir, tantôt des notions qui sont en nous pour connaître le corps, et tantôt de celles qui y sont pour connaître l'âme, selon que ce que nous leur avons attribué a été matériel ou immatériel. Par exemple, en supposant que la pesanteur est une qualité réelle, dont nous n'avons point d'autre connaissance, sinon qu'elle a la force de mouvoir le corps, dans lequel elle est, vers le centre de la terre, nous n'avons pas de peine à concevoir comment elle meut ce corps, ni comment elle lui est jointe ; et nous ne pensons point que cela se fasse par un attouchement réel d'une superficie contre une autre, car nous expérimentons, en nous-mêmes, que nous avons une notion particulière pour concevoir cela ; et je crois que nous usons mal de cette notion, en l'appliquant à la pesanteur, qui n'est rien de réellement distingué du corps, comme j'espère montrer en la Physique, mais qu'elle nous a été donnée pour concevoir la façon dont l'âme meut le corps.

Je témoignerais ne pas assez connaître l'incomparable esprit de Votre Altesse, si j'employais davantage de paroles à m'expliquer, et je serais trop présomptueux, si j'osais penser que ma réponse la doive entièrement satisfaire ; mais je tâcherai d'éviter l'un et l'autre, en n'ajoutant rien ici de plus, sinon que, si je suis capable d'écrire ou de dire quelque chose qui lui puisse agréer, je tiendrai toujours à très grande faveur de prendre la plume, ou d'aller à La Haye, pour ce sujet, et qu'il n'y a rien au monde qui me soit si cher que de pouvoir obéir à ses commandements. Mais je ne puis ici trouver place à l'observation du serment d'Hippocrate qu'elle m'enjoint, puisqu'elle ne m'a rien communiqué, qui ne mérite d'être vu et admiré de tous les hommes. Seulement puis-je dire, sur ce sujet, qu'estimant infiniment la vôtre que j'ai reçue, j'en userai comme les avarés font de leurs trésors, lesquels ils cachent d'autant plus qu'ils les estiment, et en enviant la vue au reste du monde, ils mettent leur souverain contentement à les regarder. Ainsi je serai bien aise de jouir seul du bien de la voir ; et ma plus grande ambition est de me pouvoir dire, et d'être véritablement, etc. » (R. Descartes et la princesse Elisabeth de Bohême, *Correspondance*, 1643).

2° Les pistes didactiques

1. A partir d'une correspondance entre Descartes et Elisabeth (2 lettres), souligner en rose les fioritures (compliments, langage phatique).
2. Souligner en jaune ce qui est philosophique : question et réponse.
3. En sous-groupes : que comprend-t-on de la question et de la réponse ?
4. Individuellement : écrire une lettre à René à propos de ce que vous n'avez pas compris.

Ne pas hésitez à utiliser aussi des fioritures... Le prof pourra appuyer sa présentation de la philosophie cartésienne sur ces lettres, de façon à y répondre précisément s'il le peut ou à dire aussi son ignorance devant certaines des questions posées par les élèves.

5. ;-) Mimer l'âme et le corps selon Descartes ou écrire à 3 un petit dialogue entre eux, avec des didascalies expliquant les enjeux philosophiques de ce dialogue entre l'âme et le corps. On peut faciliter cette écriture par une série de proposition de situations de départ : - je rêve que je me pince. - je me regarde dans le miroir et je m'aperçois, avec un certain choc, que je vieillis, - je suis saoul ; - je voudrais bouger le bras, mais je n'y arrive pas, etc.

III. Imaginer un contexte

1° Le texte

« Concrètement, c'est pour deux raisons assez différentes que je m'intéresse aux activités de l'esprit. Tout a commencé quand j'ai assisté au procès Eichmann à Jérusalem. Dans mon rapport, j'é parle de la « banalité du mal ». Cette expression ne recouvre ni thèse, ni doctrine, bien que j'aie confusément senti qu'elle prenait à rebours la pensée traditionnelle - littéraire, théologique, philosophique - sur le phénomène du mal. Le mal, on l'apprend aux enfants, relève du démon : il s'incarne en Satan qui « tombe du ciel comme un éclair » (Saint Luc, 10, 18), ou Lucifer, l'ange déchu (« Le diable est lui aussi un ange » - Miguel de Unamuno) dont le péché est l'orgueil (« orgueilleux comme Lucifer »), cette *superbia* dont seuls les meilleurs sont capables : ils ne veulent pas servir Dieu, ils veulent être comme Lui. Les méchants, à ce qu'on dit, sont mus par l'envie ; ce peut être la rancune de ne pas avoir réussi sans qu'il y aille de leur faute (Richard III), ou l'envie de Caïn qui tua Abel parce que « Yahvé porté ses regards sur Abel et vers sont oblation, mais vers Caïn et son oblation il ne les porta pas ». Ils peuvent aussi être guidés par la faiblesse (Macbeth). Ou, au contraire, par la haine puissante que la méchanceté ressent devant la pure bonté (Iago : « Je hais le More. Mes griefs m'emplissent le coeur » ; la haine de Claggart pour l'innocence « barbare » de Billy Budd, haine que Melville considère comme « une dépravation de la nature ») ou encore la convoitise, « source de tous les maux (Radix amnium malorum cupiditas). Cependant, ce que j'avais sous les yeux, bien que totalement différent, était indéniable. Ce qui me frappait chez le coupable, c'était un manque de profondeur évident, et tel qu'on ne pouvait faire remonter le mal incontestable qui organisait ses actes jusqu'au niveau plus profond des racines ou des motifs. Les actes étaient monstrueux, mais le responsable - tout au moins le responsable hautement efficace qu'on jugeait alors - était tout à fait ordinaire, comme tout le monde, ni démoniaque, ni monstrueux. Il n'y avait en lui trace ni de convictions idéologiques solides, ni de motivations spécifiquement malignes, et la seule caractéristique notable qu'on décelait dans sa conduite, passé ou bien manifeste au cours du procès et au long des interrogatoires qui l'avaient précédé, était de nature entièrement négative : ce n'était pas de la stupidité, mais un manque de pensée. Dans le cadre du tribunal israélien et de la procédure carcérale, il se comportait aussi bien qu'il l'avait fait sous le régime nazi mais, en présence de situations où manquait ce genre de routine, il était désarmé, et son langage, bourré de clichés produisait à la barre, comme visiblement autrefois, pendant sa carrière officielle, une sorte de comédie macabre. Clichés, phrases toute faites, codes d'expression standardisés et conventionnels ont pour fonction reconnue, socialement, de protéger de la réalité, c'est-à-dire des sollicitations que faits

et événements imposent à l'attention, de par leur existence même. On serait vite épuisé à céder sans cesse à ces sollicitations ; la seule différence entre Eichmann et le reste de l'humanité est que, de toute évidence, il les ignoraient totalement.

C'est cette absence de pensée – tellement courante dans la vie de tous les jours où l'on a à peine le temps et pas davantage l'envie, de s'arrêter pour réfléchir – qui éveilla mon intérêt. Le mal (par omission aussi bien que par action) est-il possible quand manquent non seulement les « motifs répréhensibles » (selon la terminologie légale), mais encore les motifs tout court, le moindre mouvement d'intérêt ou de volonté ? Le mal en nous est-il, de quelque façon qu'on le définit, « ce parti de s'affirmer mauvais » et non la condition nécessaire à l'accomplissement du mal ? Le problème du bien et du mal, seraient-ils en rapport avec notre faculté de penser ?

L'absence de pensée, face à laquelle je me trouvais, ne résultait ni de l'oubli de manières et d'habitudes antérieures, sans doute bonnes, ni d'un cas de stupidité au sens d'incapacité à comprendre – ni même au sens d'« aliénation morale » car elle était tout aussi évidente dans des circonstances où décisions soi-disant éthiques et problèmes de conscience n'avaient rien à voir.

La question impossible à éluder était celle-ci : l'activité de penser en elle-même, l'habitude d'examiner tout ce qui vient à se produire ou attire l'attention, sans préjuger du contenu spécifique ou des conséquences, cette activité donc fait-elle partie des conditions qui poussent l'homme à éviter le mal et même le conditionnent négativement à son égard ? (Le mot même de « conscience » semblerait l'indiquer, dans la mesure où il veut dire « connaissance par et avec soi-même », type de connaissance qu'actualise tout processus de pensée.) Cette hypothèse n'est-elle pas confortée par tout ce qu'on connaît sur la conscience, à savoir que la « bonne conscience » n'est en général que le fait des gens vraiment mauvais, criminels et autres, tandis que seuls « les bons gens » sont capables d'avoir mauvaise conscience ? Ou pour s'exprimer autrement, en termes kantien, frappée d'un fait qui, que je le veuille ou non, « m'avait mise en possession d'un concept » (la banalité du mal), je ne pouvais m'empêcher de soulever la *quaestio juris* et de me demander « de quel droit je le possédais et l'utilisais ?

C'est donc le procès d'Eichmann qui me fit tout d'abord m'intéresser à cette question. De plus, les problèmes moraux posés par l'expérience concrète et qui infligent un démenti à la sagesse des siècles – non seulement à l'éventail de réponses traditionnelles que l'« éthique », en tant que branche de la philosophie, apporte au problème du mal, mais également aux réponses beaucoup plus vastes que la philosophie tient en réserve pour la question, bien moins pressante, de savoir ce qu'est penser ».

Arendt, *La pensée*, t. I de *La vie de l'Esprit*, trad. L. Lotringer, Paris, PUF, 1981 ; éd. poche, Paris, PUF, coll. « Quadrige ». 1999.

2° Les pistes didactiques

1. ;- Auto-défense intellectuelle : relevez en groupe les stratégies d'écriture qui compliquent la compréhension de ce texte (pour s'exercer plus à fond dans ce domaine, vous pouvez vous reporter aux exercices d'écriture portant sur cette discipline : l'art de compliquer artificiellement les discours, dans la rubrique « lire et écrire » du blog). Il pourrait ainsi être proposé aux élèves de rendre un texte complexe pour l'enseignant en utilisant de stratégies similaires (références qu'ils ont entre eux, mais que le professeur ne connaît sans doute pas, mots d'argot, sous-entendus...). L'enseignant peut imposer le thème de ce texte ou pas.

Cette mise en bouche est liée au choix de ne pas enlever de ce texte son premier paragraphe, assez ardu. Un tel choix se justifie par le fait de ne pas vouloir enlever par une sélection préalable les difficultés réelles du texte, mais d'inviter plutôt à en comprendre le fonctionnement.

2. Proposer une lecture théâtrale d'un extrait choisi - ici par exemple, de « Ce qui me frappait chez le coupable... » à « en rapport avec notre faculté de penser ? » Un élève tente la chose en insistant sur certains mots, en soignant ses intonations, en fonction du sens du texte.
3. Donner un titre à l'extrait (remarque : on a pris soin de faire disparaître le nom d'Eichmann et celui de l'auteure), imaginer le contexte (de qui parle-t-on ? qu'a-t-il fait ?, et relever deux questions que ça vous pose).
4. Découvrir le contexte réel (le prof donne les informations)
5. Repérer et reformuler les questions de H. Arendt.
6. Les comparer avec ses propres questions avant connaissance du contexte.

IV. Remarques générale concernant ces trois exercices

- Il faut bien réfléchir à la présentation des textes : éventuellement les recouper, ne pas rebuter les élèves par des aspects formels.
- On mise un peu sur l'énigme (dans les exercices 1 et 3) : faire deviner le contexte ou l'ensemble du texte (cf. « dévoilement progressif » en didactique du français)
- Les textes n'en restent pas moins parfois difficiles à comprendre. Penser des pistes pour aider les élèves.
- Attention : pour chaque texte, imaginer une méthode appropriée. Les textes doivent être diversifiés et toutes les méthodes ne s'appliquent pas à tous les textes.

Nous avons imaginé ces exercices lors du séminaire avec N. Frieden et les avons uniquement testés sur nous (= PhiloCité), ce qui n'est pas suffisant pour se faire une idée de l'efficacité de ces méthodes. Mais cette expérience ouvre sur d'autres façons de faire lire un texte, en quittant le côté très académique de l'explication de texte et l'obsession de la compréhension exacte pour nous faire réfléchir à la motivation à la lecture et aussi aux effets de réflexion collective que peut entraîner un texte, quand bien même il serait « mal » compris.